

« [Rouvrir le roman, de Sophie Divry](#) » Raphaëlle Leyris, *Le Monde*, 23 mars 2017  
(parmi une sélection)

A mi-chemin de son essai *Rouvrir le roman*, Sophie Divry rappelle en quels termes Virginia Woolf combattait l'idéologie littéraire conventionnelle de son temps : « *On nous donne une petite boîte de jouets, et l'on nous dit : "Vous ne devez jouer qu'avec ceux-là." Il faut avoir le courage de jeter la petite boîte par la fenêtre.* » *Rouvrir le roman* a quelque chose d'une boîte à outils pour que chacun puisse fabriquer ses propres jouets, à volonté.

S'élevant contre l'idée que le roman serait « *contraignant, compromis, pauvre, forcément narratif, vulgaire ou corrompu* », Sophie Divry s'attelle ici à démonter un certain nombre de préjugés. Peut-on écrire un roman quand on n'est porté ni sur les personnages ni sur l'intrigue ? A-t-on encore le droit d'utiliser le passé simple ? « *Le public est-il sale ?* » « *Le sens est-il sale ?* » Sophie Divry se confronte à ces questions et à d'autres plus précises, sur le jeu avec la typographie, la manière d'introduire des dialogues... Le tout en s'appuyant sur quelques-uns de ses héros, de Virginia Woolf à Edgar Hilsenrath, en passant par Nathalie Sarraute ou le génial Raymond Federman.

Plaidant pour une recherche formelle qui ne serait pas simple volonté d'« *en mettre plein la vue* », mais de « *mettre à jour cette matière sensible qui nous échappe* », Sophie Divry signe avec *Rouvrir le roman* un très stimulant précis de liberté.

« [Sophie Divry, en lettres écarlates](#) », Raphaëlle Leyris, *Le Monde*, 23 mars 2017

*Si elle a délaissé le journalisme et le militantisme pour l'écriture, chacun de ses livres ambitionne de réveiller ses lecteurs. Avec « Rouvrir le roman », c'est la littérature qu'elle entend galvaniser.*



Sophie Divry en 2015. OLIVIER ROLLER

***Rouvrir le roman*, de Sophie Divry, Notabilia, 208 p., 14€.**

Il faut croire que le rouge est la couleur de Sophie Divry. Celle qui accroche le regard quand s'avance sa longue silhouette, revêtue d'un manteau coquelicot. Celle qui saute aux yeux sur la couverture de ses deux derniers ouvrages, pourtant publiés dans la collection « Notabilia » des éditions Noir sur blanc, adeptes de la bichromie éponyme.

Cette écrivaine de 38 ans aux yeux de chat et au discret accent du Sud-Ouest a l'art de se distinguer et, évidemment, pas par son seul goût du carmin. Sur les cinq livres qu'elle a publiés, deux, ***La Condition pavillonnaire*** et ***Quand le diable sortit de la salle de bain*** (Notabilia, 2014 et 2015), ont concouru pour le prix littéraire du *Monde* – le premier avait affronté en finale ***Le Royaume***, d'Emmanuel Carrère (POL), qui l'avait emporté. Ces deux romans de Sophie Divry, si spectaculairement différents l'un de l'autre, faisaient souffler un air revigorant sur la scène littéraire. C'est encore le cas, de son récent essai ***Rouvrir le roman***.

**Inventivité formelle**

On ne s'étonne guère de cet effet vivifiant quand on sait que son premier ouvrage, ***La Cote 400*** (Les Allusifs, 2010), s'ouvrait sur cette injonction : « ***Réveillez-vous !*** » Un ordre que l'auteure se souvient en riant avoir ajouté « ***un peu à la dernière minute*** », précisant, de son phrasé qui cavale après les mots : « ***Mais j'ai dû sentir que ça me correspondait.*** » Il y avait même dans cet incipit quelque chose d'un programme, sinon d'un art poétique.

A ***La Cote 400***, monologue d'une bibliothécaire azimutée, a succédé ***Le Journal d'un recommencement*** (Notabilia, 2013), « ***tentative autofictionnelle*** », dit l'auteure, où elle se faisait la diariste d'un retour à la foi catholique, à ses mots et à ses pratiques ; elle les interrogeait au fil d'un texte sarrautien qui visait peut-être à interpeller l'Église et à la sortir d'une forme de somnambulisme.

Puis vint **La Condition pavillonnaire**, formidable récit à la deuxième personne de l'existence entière d'une femme aliénée par les conventions et la consommation. « **Quand je participe à des rencontres en librairie et que je me rends compte que ce livre fait réfléchir des jeunes femmes, je sais que j'ai atteint mon but** », commente Sophie Divry. **Quand le diable sortit de la salle de bain** était presque l'exact contraire de **La Condition pavillonnaire** : une sorte de précis de la condition précaire et littéraire. Le lecteur sortait ébouriffé de ce texte débordant d'inventivité formelle et de drôlerie.

### « Encourager les gens plus jeunes »

Avec son nouvel essai, **Rouvrir le roman**, plaidoyer pour ce dernier, ce sont ses confrères que Sophie Divry semble vouloir réveiller. Ceux qui ne se posent même pas la question de l'innovation formelle, ceux qui ont renoncé à toute ambition théorique. Dans l'impulsion d'écrire ce texte, qui a mûri entre 2010 et 2016, il y avait autant de volonté de mettre au clair sa propre pratique que d'envie, dit-elle, « **d'encourager les gens plus jeunes** » et « **que ça discute entre les écrivains** ». Et sans doute, au fond, d'espoir de sortir la littérature française d'une forme de paresse, en montrant « **que l'on peut gonfler le roman de possibilités énormes** ». Celle qui se dit « **en amitié avec le Nouveau Roman** » affirme cependant « **avoir autre chose à faire que de chercher à fonder une quelconque école littéraire** » : « **Je suis jalouse de ma solitude et de ma marginalité comme écrivaine. Chacun a son magma intérieur et crée à partir de là, il ne peut pas y avoir une seule voie. Ça n'empêche pas de réfléchir à la manière de le faire.** »

Si Sophie Divry considère que le rôle des livres est de nous désengourdir, elle précise : « **Mais je ne crois pas qu'on puisse être réveillé par la seule littérature. Je ne pense pas qu'un livre puisse changer le monde.** » Or l'écrivaine, « **révoltée depuis toujours** », tient la chose pour nécessaire. Fille d'un commerçant catholique qui penchait à droite et d'une mère prof de français, de milieu ouvrier protestant, qui votait à gauche, elle suspecte dans sa politisation « **précoce** » l'influence du « **scoutisme protestant** », « **très gauchiste** ». Tenillée jeune par une envie d'agir, l'une des formes de son engagement a été le choix de devenir journaliste (diplômée de l'école de Lille) et de travailler pour **La Décroissance**, « **le mensuel des objecteurs de croissance** », basé à Lyon et résolument militant – elle ne conçoit pas le métier autrement que sur ce mode « **activiste** ».

### La libido de l'écriture

Une autre forme de son engagement est très directement politique. En 2007, âgée de 28 ans, la journaliste se présente ainsi aux législatives dans la 3<sup>e</sup> circonscription du Rhône sous la bannière Objectif Décroissance. L'année suivante, aux municipales, elle conduit une liste baptisée Audaces (Alternatives unitaires démocratiques, anticapitalistes, citoyennes, écologiques et solidaires). Elle a arrêté à peu près simultanément le journalisme et la politique : en 2010, après avoir repris goût à l'écriture non journalistique presque par hasard, mais au point de passer à mi-temps puis de quitter son emploi – « **ça a tout balayé** ». Elle compare la « **libido** » du militantisme et celle de l'écriture, pour conclure : « **En matière de littérature, je suis monogame.** »

Ça n'empêche pas les regrets, « **surtout en période électorale** », ni la « **culpabilité** » d'avoir « **abandonné le terrain** », de consacrer ses journées à « **trois phrases** » plutôt que de jouer un « **rôle social** ». Mais, convaincue de ne pouvoir combiner les tâches et de devoir se vouer à l'écriture, Sophie Divry se dit : « **Tant qu'à le faire, autant le faire bien.** » « **Et puis, poursuit-elle, je crois qu'en me lisant, on devine ce que je pense.** » Pour ceux qui auraient besoin d'un indice supplémentaire, le rouge des couvertures annonce la couleur.

### Parcours. Sophie Divry

1979 Sophie Divry naît à Montpellier.

2004 Entre au mensuel **La Décroissance**.

2008 Candidate aux élections municipales de Lyon sur une liste anticapitaliste.

2010 Premier roman, **La Cote 400** (Les Allusifs) ; quitte le journalisme.

2014 **La Condition pavillonnaire** (Notabilia) reçoit la mention spéciale du prix Wepler.

### Critique. Une boîte à outils

A mi-chemin de son essai, Sophie Divry rappelle en quels termes Virginia Woolf combattait l'idéologie littéraire conventionnelle de son temps : « **On nous donne une petite boîte de jouets, et l'on nous dit : "Vous ne devez jouer qu'avec ceux-là." Il faut avoir le courage de jeter la petite boîte par la fenêtre.** » Rouvrir le roman a quelque chose d'une boîte à outils pour que chacun puisse fabriquer ses propres jouets, à volonté. S'élevant contre l'idée que le roman serait « **contraignant, compromis, pauvre, forcément narratif, vulgaire ou corrompu** », Sophie Divry s'attelle ici à démonter un certain nombre de préjugés, qu'ils viennent des tenants de ce qu'elle appelle « **le roman as usual** » (« **immédiatement compréhensible et reconnaissable** ») ou des adorateurs du Nouveau Roman qui n'auraient pas digéré leur Robbe-Grillet.

Peut-on écrire un roman quand on n'est porté ni sur les personnages ni sur l'intrigue ? A-t-on encore le droit d'utiliser le passé simple ? « **Le sens est-il sale ?** » Sophie Divry se confronte à ces questions et à d'autres plus précises, sur le jeu avec la typographie, la manière d'introduire des dialogues... Le tout en s'appuyant sur quelques-uns de ses héros, de Virginia Woolf à Edgar Hilsenrath, en passant par Nathalie Sarraute ou le génial Raymond Federman. Plaidant pour une recherche formelle qui ne serait pas simple volonté d'« **en mettre plein la vue** », mais de « **mettre à jour cette matière sensible qui nous échappe** », Sophie Divry signe avec **Rouvrir le roman** un très stimulant précis de liberté – comme le sont, au fond, tous ses livres.